Et si je faisais
(enfin) à ma tête ?

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Et si je faisais (enfin) à ma tête ? / Geneviève LeBlanc.
Nom : LeBlanc, Geneviève, 1980- auteur.
Identifiants : Canadiana 2022002314X | ISBN 9782897837617
Classification : LCC PS8623.E34 E8 2023 | CDD C843/.6–dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Jade Lachine

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

GENEVIÈVE LEBLANC

Et si je faisais (enfin) à ma tête ?

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Ta vie ne s'améliorera pas par hasard.
Elle ira mieux par le changement.

Jim Rohn

1
L'envie de sacrer

— Ton étiquette est sortie.

— Quoi ?

Je sens une grosse patte dans mon cou. Je frissonne et me redresse.

— Ton étiquette était à l'envers, je l'ai replacée.

Ark. Lui, c'est Gino. Gino pour vrai. C'est un vrai *Gino*, et sur son certificat de naissance, c'est vraiment écrit Gino Labonté. Et quand je dis « Ark », c'est vrai aussi. Pas parce qu'il n'est pas joli-joli, et pas parce qu'il s'appelle Gino. Juste parce qu'il est lui.

C'est mon collègue de travail. D'aussi loin que je me souvienne, il ne m'a jamais regardée dans les yeux. Pourtant, il n'est pas gêné, loin de là. C'est seulement qu'il semble trouver mon décolleté drôlement plus intéressant. Pas que j'aie un décolleté particulièrement plongeant, mais je suis certaine qu'il ne saurait pas dire la couleur de mes yeux, ni celle des yeux d'aucune fille du bureau. Même Julie, la réceptionniste qui a un œil brun et l'autre bleu. Et je l'ai déjà testé, le Gino ! Alors qu'il me parlait pendant cinq bonnes minutes de la puissance du moteur de sa nouvelle voiture (c'est que je m'en fiche !), j'avais volontairement les deux yeux dans le même trou. Il n'a rien remarqué. *Niet.* Ses yeux, plongés directement dans le Grand Canyon ! D'accord, petit canyon.

Aux *partys* de Noël, aux anniversaires, même combat. C'est toujours le premier à nous sauter dessus pour nous faire la bise et une belle accolade…

D'accord, il aime les femmes et il est célibataire depuis longtemps (toujours). Mais les filles du bureau et moi, nous n'en pouvons plus de subir ses marques d'affection !

Alors, quand il m'annonce : « Ton étiquette était à l'envers, je l'ai replacée », je me dis que c'est juste une bonne raison pour lui de mettre ses pattes sur moi et je déteste ça !

Je serre les dents, j'ai envie de l'envoyer promener, de lui dire qu'il est la risée lors de nos soupers de filles, qu'il n'aura jamais de blonde (même s'il en invente une de temps en temps), que tous les matins, j'ai l'impression qu'il ne s'est pas parfumé, mais qu'il a échappé sa bouteille de parfum sur lui, qu'il en a bu, qu'il est l'être le plus éprouvant que je connaisse, alors je lui lance avec mon plus beau sourire :

— Oh, merci !

J'ai dit ça ! Je m'énerve ! Mon Dieu que je m'énerve !

De ma première à ma troisième année du primaire, j'ai eu la même enseignante. Pendant trois ans ! Cette supposée détentrice du savoir primaire, et croyante un peu fêlée, m'avait bien avertie que je devais être gentille avec tout le monde, en tout temps, pour toute la vie, dans toutes les circonstances. Certains font des postdoctorats, elle, elle était en post-retraite : vieille, vieille, vieille. Vieille fille, sûrement. Une fois, elle m'a même obligée à partager ma collation avec Marco, un p'tit con qui venait de me lancer une roche. Il était mort de rire. Et moi, de honte. On devait pardonner, partager, aimer, accueillir, tendre je ne sais plus quelle joue… Et voilà, encore aujourd'hui, je reste coincée avec ça. Polie, gentille… bonasse.

Dans un coin de la cour de récréation, elle m'a même parlé de Dieu, de purgatoire, d'enfer, du petit Jésus qui a de la peine. Mon père avait atterri dans le bureau de la direction, enragé. Je n'y crois pas, évidemment, à toutes ces histoires, mais depuis que cette enseignante est passée dans ma vie, j'ai toujours eu la crainte terrible de ne pas être gentille, de déranger, de décevoir, de choquer. Avec le plus grand sourire, j'ai toujours cherché à éviter les conflits, quitte à me faire marcher sur les pieds. Quitte à me faire rouler dessus par une voiture, voire un dix roues !

À la limite, à l'adolescence, j'aurais pu être une bonne candidate pour le rôle de rejet. Pourtant, c'était loin d'être le cas. J'ai toujours eu un tas d'amis. On m'invitait partout, le téléphone ne dérougissait pas. Les *partys*, c'est chez moi que ça se passait… surtout quand mon père a fait installer la piscine…

Avec les années, je me rends bien compte que j'ai su m'entourer d'une quantité de gens extraordinaires et sympathiques, mais que je ne prends pas assez ma place. Je dis oui quand je veux crier non. Je souris quand j'ai envie de pleurer. Je donne tout mon temps quand j'ai à peine l'occasion de respirer. Mais je suis incapable de faire autrement.

Et je dis : « Oh, merci ! » à Gino quand j'ai plutôt envie de lui dire… Oh, je ne sais même plus ce que j'ai envie de lui dire.

C'est toujours comme ça ! Dans ma tête, les scénarios sont excellents : je suis une dure à cuire, j'ose, j'ai du cran, j'explose, j'envoie promener et je pète des gueules. Dans la vraie vie, je me tais et j'encaisse.

Enfin, je passe à autre chose : Gino est déjà retourné devant l'écran de son ordinateur et moi, j'ai un article à finir et quelques vérifications à faire sur la maquette. J'ajoute les chiffres qui manquaient, je corrige une faute de frappe. Je suis particulièrement satisfaite de mon article intitulé « Comment recevoir… sans

faux pas». Habituellement, la tombée des articles du magazine montréalais pour lequel je travaille est le lundi, mais comme lundi prochain, c'est la fête de la Reine (ou des Patriotes ou de Dollard… on s'en fout, on a une journée de congé. Ha ! ha !), ce sera férié et notre date de tombée est devancée à aujourd'hui, vendredi. Ça nous a légèrement mis le feu aux fesses, mais je serai bien heureuse, au final, d'être débarrassée de tous mes dossiers et d'avoir la tête libre pour toute la fin de semaine. J'appuie enfin sur «*enter*» et il n'est pas encore dix heures ! Yé ! Le *rush* de fin de mois est passé. J'ai bien fait de travailler si tard, hier. Je vais pouvoir respirer aujourd'hui et rester presque zen. La prochaine tombée est dans trente-trois jours pile. J'ai donc deux ou trois jours pour respirer et chercher tranquillement un sujet pour le prochain numéro avant de me lancer dans la recherche et l'écriture. On arrive en juin et, bientôt, on *brainstormera* sur le numéro de Noël. Yark.

Décoration, mode, cuisine, nouvelles tendances, idées cadeaux, je trouverai bien un sujet inexploré. Encore faut-il qu'il soit original. Il me semble qu'on a fait le tour du sujet «Noël». Qui s'intéresse vraiment aux meilleures façons de décorer sa bûche, aux dessous *sexy* de mère Noël, à la fabrication de boules artisanales à base de vieux rouleaux de papier de toilette ? Le pire, c'est que notre numéro de Noël est toujours le meilleur vendeur, évidemment, et nos lectrices redemandent des chroniques répétitives qui parlent de farce de dinde. (Pas des *jokes* de dindes, là ! Le mélange un peu étrange qu'on met dedans avant de la faire cuire…)

J'avoue, je me plains pour rien. Même si c'est pour un magazine de matantes, je n'aurais jamais cru obtenir cet emploi d'assistante à la rédactrice en chef. C'est le titre officiel parce qu'en réalité, je fais n'importe quoi. Le poste est devenu disponible au bon moment, je crois. Après tout, je pourrais tout aussi bien être employée à mi-temps pour un journal de fond de ruelle faisant la une avec une nouvelle de chat écrasé.

Il reste que, vu de l'extérieur, mon travail semble l'emploi rêvé, mais moi, j'ai le nez collé dedans et il n'est pas si *cool*. Notre charmante rédactrice en chef a vingt-neuf ans et se plaît à répéter qu'elle s'est rendue là à cause de sa persévérance, de son talent et de ses compétences. Évidemment, c'est facile de se découvrir un talent quand ton beau-père s'appelle Charles Bilodeau et qu'il dirige l'empire des médias écrits de la province. En réalité, elle est sympathique, cette Karina, mais sympathique comme une amie avec qui on part une semaine dans un tout-inclus. Le problème, en plus de ses petits cris de joie (« Oh ! Il fait soleil ! ») et son positivisme exagéré (« Oh ! Il pleut ! Ça fera verdir ! »), c'est qu'elle est ma supérieure. Et ça m'énerve un peu. Pas que je sois jalouse. Enfin, oui, peut-être. C'est juste que je la trouve incompétente et ça me fâche de voir où elle est si on considère ce qu'elle fait… et surtout ce qu'elle est incapable de faire. Je voudrais ne pas le dire, mais je vais le dire : elle est un peu nunuche. Elle apporte bien des cafés, des croissants et des réglisses de temps en temps, mais son manque de sérieux de même que son incapacité à prendre des décisions nous mettent bien souvent dans le pétrin. Et je n'ai pas le temps de l'écouter me raconter sa vie digne d'une téléréalité, mais elle expose sans arrêt ses innombrables histoires de cœur et ses merveilleuses rencontres en ajoutant, sans pudeur, des détails que je ne veux pas entendre. Chaque fois, elle nous dit que ce gars-là, c'est le bon. Et, pendant que je m'esquinte à laisser passer ces informations un milliard de pieds au-dessus de ma tête, à finir son travail, à répondre à ses appels, à terminer un article, à confirmer ses rendez-vous ou à faire ses commissions, madame se plaît à limer ses jolis petits ongles roses en roucoulant au téléphone avec l'élu du mois.

Bref, je sais que c'est une chance d'avoir un emploi décent pour la jeune diplômée en communication que je suis, dont le nombril n'est pas encore tout à fait sec. J'ai tellement l'air pognée en

entrevue que je me demande pourquoi on m'a engagée. J'hésite entre deux réponses : l'excellence de mon dossier scolaire ou la volonté de mes employeurs d'exploiter une jeune femme naïve et dévouée.

Malgré tout, j'avais dix mille projets. J'aurais vraiment préféré être choisie par ce programme d'échange subventionné qui m'aurait envoyée de l'autre côté de l'océan, en France. J'aurais fait un travail qui ressemble finalement à celui que je fais en ce moment, mais, dans ma tête, en mieux parce que dans le fond, on s'en fout de la nature du travail ! J'aurais tellement aimé être ailleurs ! Allier travail et voyage ! Évidemment, je n'ai pas su me vendre en entrevue. Et je suis arrivée deuxième parce que, selon les recruteurs de ce programme, mon niveau d'anglais n'est pas assez avancé… *My God !* C'est en France ! De toute façon, je compte bien faire tous les excès en voyage, n'importe où sur la planète, avant d'être une vraie adulte, avec de vraies responsabilités de grande fille, avec une vraie maison, de vrais enfants, un vrai chien, une vraie tondeuse et un vrai râteau.

Au moment où je finis de ranger les derniers dossiers qui traînaient sur mon bureau et que j'y passe un petit coup de désinfectant, comme je le fais chaque fois que je termine un article, je m'apprête à « explorer » de nouvelles idées de sujets. Je sors à nouveau mon portable. À peine ai-je le temps de me retourner que Gino est revenu. Il a déposé son café vanille française format géant sur le coin de mon bureau, ce que je n'ai pas eu le temps de voir. Je fais un saut en l'apercevant à mes côtés, me demandant comment il a pu apparaître aussi rapidement : il était assis à son bureau il y a trois secondes ! Et je renverse mon ordinateur portable que je tente de récupérer avant qu'il ne tombe par terre. Mes réflexes ne sont pas assez bons et je le regarde s'écraser sur le sol, l'écran se fendant en deux. Et dans cette même seconde, dans ce même mouvement inutile dans lequel je viens probablement de perdre mon dernier article que je n'ai pas pris la peine de sauvegarder ailleurs que sur

mon portable, même si on me répète sans cesse d'utiliser *le nuage*, je percute le gobelet de Gino. Le contenu se répand immédiatement sur mon tout nouveau *top* blanc, celui-là même que je porte pour la première fois. Oui, oui, celui-là ! Oui, oui, c'est bien celui que j'ai mis sur ma carte de crédit et que je n'aurai pas les moyens de rembourser avant trois payes !

J'ai envie de m'arracher les cheveux. Je me suis brûlée, je crois. Je ne sais plus. Je suis tellement frustrée et paniquée que je ne sens plus rien. Ne sachant pas si j'ai envie de me confondre en excuses ou de sacrer pour exprimer toute ma colère, je bafouille quelque chose entre les deux. Je pars pour la salle de bain afin de nettoyer le dégât du mieux que je le peux. C'est peine perdue. Mon chandail est beige sale et, en plus, maintenant, il est mouillé. J'irai me changer à la maison ce midi, ce qui signifie que je n'aurai pas le temps de manger, comme d'habitude. Je n'ai soudainement qu'envie de sacrer.

En sortant des toilettes, je passe près de foncer dans le décolleté de Karina.

— Justine ! Je te cherchais !

Son ton est faussement joyeux. Elle n'a pas l'air si contente de me trouver. Ses beaux grands yeux verts sont rougis, on dirait qu'elle a pleuré. Si c'est le cas, elle est vraiment *hot* parce que son mascara n'a pas coulé. Évidemment, alors que je remarque ce détail, ce mannequin blond remarque aussi que mon chandail a l'air d'une fin de semaine de camping.

— Il faudrait que je te parle.

— OK…

— Dans mon bureau.

Merde !

Ça regarde mal. Elle a soudainement l'air extrêmement sérieuse, voire autoritaire. Du jamais vu.

Son bureau, c'est son lieu sacré, elle ne m'y invite jamais. D'ailleurs, si elle faisait preuve d'un tout petit peu plus de discernement, elle nous y convoquerait parfois plus souvent, au lieu de traiter de sujets parfois délicats devant tous les collègues. Pauvre Karina ! Ce n'est pas qu'elle veuille faire du mal, mais elle dit tout ce qui lui passe par la tête. Et sensible, ou susceptible, comme je le suis, je le prends généralement mal, alors qu'elle continue tout bonnement sa vie. Je me souviens de : « C'est trop mignon, mon chou, ton manque d'expérience ! » ou « Oh ! Justine, c'est joli, ce pantalon marine, tu as l'air plus mince que dans le pantalon beige que tu portais hier ! » Pensez-vous que je l'ai remis, le pantalon beige ?

D'accord, elle n'a pas trente ans, mais un *boss*, c'est un *boss*, hein ? Alors, être demandée dans son bureau, avec ce ton sec qui me surprend, me fait stresser. Le petit hamster anxieux dans ma tête imagine le pire parce que la seule fois que j'ai vu quelqu'un entrer et sortir de son bureau, c'était pour un congédiement. Bon, il y avait une histoire de triangle amoureux derrière tout ça, mais quand même. Et elle ne sait pas encore que je viens de trucider mon ordinateur et de perdre quelques semaines de travail. Pas sûre que le moment soit bien choisi pour lui en parler. À moins que Karina ne le sache déjà ? C'est sûr ! C'est ça ! Gino est allé le lui dire. Petit con !

— OK, j'arrive, je vais juste passer à mon bureau pour…

— Non, viens tout de suite.

J'ai envie de brailler. Et, juchée sur ses maudits talons, elle me fait sentir minable. À voir ses lèvres serrées et son malaise inhabituel, je m'attends à me faire réprimander comme une gamine.

Tout en suivant ce grand caniche jusqu'à son bureau, je songe qu'elle ne doit vraiment pas être jolie sans son maquillage. Ça me redonne un peu de courage. On est comme ça, les filles. C'est mal, je ne devrais pas penser comme ça. Elle m'a donné un beigne ce matin, quand même. C'est clair, je me sens désespérée et je ne raisonne plus normalement.

Re-merde. Je vois M. Bilodeau dans son bureau !

Au moment où Karina et moi y entrons, il empoigne son porte-documents et se dirige vers la sortie. C'est la première fois que je le vois en personne ! J'affiche mon sourire niaiseux.

— Merci, madame Karina. Bonjour.

Pas un seul petit regard pour moi. Je suis invisible. Avec mon chandail poisseux, il doit me prendre pour la vadrouille. En passant, je rappelle que Karina, c'est sa belle-fille. Pourquoi l'appelle-t-il madame ? Rapport !

— Ferme la porte, s'il te plaît, ma belle Justine, me demande ma patronne avec son faux sourire.

Comme je reste gelée devant ladite porte, elle m'invite à m'asseoir, sans même me regarder.

Là, il y a comme une ambiance, hein ? Quelque chose me dit que ce n'est pas *cool*.

— Comment ça va, Justine ?

Hein ? Elle ne me fait pas venir dans son bureau pour me demander comment ça va ? J'ai encore paniqué pour rien ! À moins que M. Bilodeau ne lui ait proposé une nouvelle approche avec son personnel : être plus ouverte, plus humaine, plus amicale. Prendre soin du personnel, il paraît que c'est la nouvelle mode et que ça rend les employés plus efficaces. Non mais, ce n'est pas fou ! Alors,

voilà ! Après les beignes et le café, elle doit avoir engagé des massothérapeutes pour la semaine et veut me demander à quelle heure je souhaiterais recevoir mes soins.

Quoique M. Bilodeau ne se soit pas montré très sympathique tout à l'heure…

— Ben… bien. Je vais bien… toi ?

Karina est debout près de la fenêtre. Elle est tournée vers l'extérieur, fixant le vide et jouant nerveusement avec un trombone rose. Je ne l'ai jamais vue aussi abattue.

— Tu vois, j'allais bien ce matin, mais je viens d'apprendre une mauvaise nouvelle. Le magazine se vend beaucoup moins depuis janvier. Je le savais déjà depuis longtemps, mais on n'arrive pas à reprendre le dessus. On ne comprend pas ce qui a pu faire chuter l'intérêt des lectrices si on compare nos ventes à celles de l'an passé. En plus, deux compagnies importantes ne renouvelleront pas leur contrat de publicité avec nous.

— Oui, c'est vraiment plate.

J'aurais pu me taire, je suis certaine que ç'aurait fait pareil. Ou ç'aurait peut-être été mieux. J'étire nerveusement mon chandail (beige !) vers le bas. Je joue avec mes cuticules tout en me disant que « j'ai l'air de quoi ? » et que je devrais arrêter ça tout de suite, mais je continue. Enfin, je réfléchis et me dis que je ne croyais pas qu'elle aimait autant le magazine, qu'elle y tenait. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle se laisse affecter par son travail. Elle se tourne vers moi.

— Justine, je viens de perdre ma *job*.

La terre arrête de tourner. C'est impossible. Je fronce les sourcils, interdite.

— Je fais ce travail-là depuis que je suis sortie de l'université. Je n'ai rien fait d'autre. Je croyais tellement que j'étais correcte. Et ce matin, Cha… M. Bilodeau est venu m'annoncer que ça vient de finir. Trop de coupes budgétaires, trop de lecteurs qu'on perd au profit d'Internet. Réaménagement, réorganisation, compétences, budget, bla-bla-bla. Évidemment, il m'a assuré que j'étais compétente, que j'ai relevé le défi haut la main. La décision ne vient même pas de lui, mais du conseil d'administration. J'ai cessé de l'écouter parce que je voyais bien que ça ne valait pas la peine d'argumenter. Les décisions sont déjà prises. Dans un mois, je dois faire mes boîtes et laisser ma place au nouveau rédacteur en chef. Un gars. C'est parce que c'est un magazine de filles, ici ! Il y a quelque chose que les membres du conseil n'ont pas compris. Et en plus…

Oh ! Oh ! On ressent de la jalousie, ici ? Je devine que Karina est un peu frustrée. Vivrait-elle une petite déception ? Oh ! Je l'entends parler d'injustice. Pauvre Karina, bienvenue dans ma vie ! *Join the club !* C'est vrai qu'elle a travaillé fort pour avoir ce poste : elle a dû assister au remariage de sa mère avec ce richissime M. Bilodeau ! Je ne devrais pas, mais une partie de moi sautille sur place, applaudit et se réjouit de la voir déstabilisée à ce point. De retour à la case départ, ma grande ! Tu devras faire tes preuves comme tout le monde et entrer par la porte d'en avant ! On dirait que je reprends confiance en moi, et en la vie. Et s'il y avait une justice divine en ce monde ? Mais pourquoi me dit-elle tout ça, au juste ? C'est la première fois que cette femme ose montrer une certaine faiblesse. Bon, voilà que je ressens de la pitié ! Et au moment où je le remarque, elle lève la tête, redresse les épaules, sourit et me dit avec une voix soudainement enfantine :

— En passant, ils me donnent ton poste. Non, pas vraiment. En réalité, il est fusionné avec celui d'Ann-Julie et je devrai la superviser ou quelque chose comme ça, ce n'est pas encore clair. Mais ça ne te dérange pas, hein ? Parce que toi, de toute façon, je crois

que tu n'aimais pas vraiment ça. Et puis, je me dis que tu viens à peine de commencer à travailler ici. Tu sais, ce n'est pas comme si tu t'étais attachée, hein ? Alors, tu pourras me laisser tes dossiers, mais ne te casse pas la tête pour le mobilier. Je vais garder le mien. Pauvre toi, ta chaise avait l'air tellement inconfortable !

Elle fait exagérément la moue. Je crois que c'est censé être une marque d'empathie.

— … Oui, ma chaise… c'est comme tu veux.

— Oh, j'espère que j'y arriverai ! Ce n'est pas si pire, hein ? Ça ne me tente pas tant que ça de faire ce travail-là ! Tu sais, c'est vraiment juste parce qu'on m'y a obligée, je ne voulais pas prendre ta place, pauvre Justine !

— OK. Je comprends.

Je redresse les épaules pour me redonner un semblant de contenance et me faire croire que j'ai un peu d'amour-propre, mais je suis incapable de regarder Karina dans les yeux. Je fixe les détails du papier peint laid derrière elle.

— Alors voilà, tu finis dans un mois, ma chérie. En réalité, tu es chanceuse, ça te donne tout ce temps pour te trouver un nouvel emploi. Si tu veux, je peux t'écrire une lettre de référence, tu sais.

— Oui. Ben, je ne sais pas. On verra. Je ne voudrais pas te déranger.

J'ai dit ça ? J'ai vraiment dit ça ? Quelle nouille !

Et là, elle me fait un sourire.

Est-ce que je viens de perdre ma *job*, moi ? Est-ce que j'ai bien compris ? J'ai envie de pleurer. J'aimerais pleurer ! Mais j'en suis incapable : mon cerveau est comme gelé. Ma face est gelée. J'ai la bouche entrouverte et mes yeux ne clignent plus. J'ai une boule

dans la gorge. De toute façon, ça ne vaut pas la peine de chialer. Pour une fois, c'est vrai que ce n'est pas de sa faute, à Karina. Ce bout-là, je le digère. Mais maudit que son ton doucereux et sa joie de vivre d'animatrice de camp de jour m'énervent ! Je ne sais même pas comment je dois réagir. Je suis en colère, mais ça ne sert à rien de le montrer. Je suis triste de perdre mon travail, mais c'est vrai que je ne l'aimais pas tant que ça. Je suis gênée d'apprendre que Karina s'en était rendu compte. Et je suis surtout frustrée de la voir sourire tout en dénigrant, sans le vouloir, cette *job* qu'elle me vole !

Je n'ai pas le temps de mettre le doigt sur la bonne attitude à adopter qu'elle poursuit sur un ton trop mielleux, comme si elle parlait à un enfant :

— Je savais que tu allais bien le prendre. Tu es forte, Justine. Et tu es remplie de potentiel.

Naïve !

— Je sais que c'est un peu dur comme nouvelle. Prends le reste de ta journée si tu veux. Je crois que tu avais tout fini, non ? Ça va te faire une belle longue fin de semaine !

Elle ajoute avec un clin d'œil :

— Va mettre des bonnes *tunes* dans ton iPhone et reviens-nous de bonne humeur mardi prochain !

J'avais déjà dit que j'avais envie de sacrer ?